

LA GUÉRILLA DES ANIMAUX

CAMILLE BRUNEL

Alma, éditeur. Paris



© Alma, éditeur. Paris, 2018.

ISBN : 978-2-36279-285-4

Pour Padmé & Macha

« People are gonna wanna know... How it all went down. »

Matt Reeves, *Cloverfield* (2008)

PROLOGUE

Un pèlerin buvait dans ses mains l'eau du fleuve pollué d'ablutions, de sacrifices carbonisés, de dépouilles grignotées – la nuit enfonçait dans le sol la lumière rose et moite des temples d'Udaipur. Isaac entendit rire. Une chasseuse se tenait à côté de lui, chemise kaki, minishort et sac à dos. Il aurait fallu parler mais quelque chose retint le langage dans sa bouche, comme une nécessité d'agir qui ne supportait pas de se voir diluée dans la communication. Il aurait fallu, en fait, rendre justice en animal. Mordre. Se jeter à la gorge de l'Américaine, lui ôter la pomme d'Adam. Ne pas parler. Griffier. Éjecter un œil du crâne, d'un coup de patte bien placé au niveau de la tempe. L'Américaine soupira bruyamment, lassée de ces badauds qui lui lançaient des regards sombres. Puis elle disparut, emportant avec elle sa dégénérescence réjouie, pensa Isaac, sa répugnante et mortifère masculinité.

La première nuit qu'il campa dans la jungle, Isaac eut un peu peur. Pas de se faire mordre, puisqu'il ne doutait pas une seconde du discernement des prédateurs qui sauraient

reconnaître l'un des leurs ; ni de se faire piquer, quoiqu'il fit un peu moins confiance aux impétueuses petites araignées noires. Un peu plus du rire des hyènes qui perçait l'obscurité, et un peu plus encore du python qui remontait le banian où il avait suspendu son hamac et sa moustiquaire. Non, sa crainte principale tenait au risque de voir ses pieds moisir sous l'effet de l'humidité.

Ses orteils commencèrent à le démanger un soir, après trois jours à marcher au hasard des chemins creusés entre les vivants piliers des arbres par les pattes d'éléphants – qu'il n'avait toujours pas croisés. Les chevreuils évitaient les caracals, qui évitaient les panthères prudemment venues s'abreuver aux lacs où rôdaient des crocodiles ; des ours noirs les observaient de loin. Au-dessus d'eux, des paons repliaient leurs aigrettes reflétant la Lune à travers les feuillages. Il entendit les hyènes, des macaques leur répondirent, peut-être étaient-ce des langurs, supposés disparus depuis quelques années. Quelques craquements montèrent de la pénombre où le crépuscule s'apprêtait à noyer la forêt. Isaac se retourna sur le ventre, éteignit sa lumière et attendit. Des cris de singes lui parvinrent encore, comme l'écho des villes où il ne remettrait plus les pieds. Puis plus rien.

Un front bombé apparut soudain entre deux arbres, puis toute une famille grise se détacha des ténèbres. Les pas lourds semblèrent accélérer ; accélérèrent ; le craquement des branches écrasées s'amplifia – quelques secondes plus tard,

une dizaine de pachydermes aux aguets entouraient l'arbre d'Isaac. Il y eut un rugissement, une explosion d'oiseaux paniqués : un tigre avait surgi de nulle part et, depuis quelques millièmes de seconde, s'accrochait à un éléphanteau vacillant, les crocs cherchant ses veines.

Isaac détacha son lit, escalada quelques branches en catastrophe ; il s'en fallut de peu qu'il ne s'écrasât au milieu du troupeau trépignant quand une mère paniquée percuta le tronc en se retournant pour venir en aide au petit. Le tigre se laissa retomber au sol, planta ses griffes dans la boue et cracha en direction du titan qui le chargeait. Isaac reconnut une femelle enceinte : pour tenter sa chance avec des proies aussi grosses, elle devait avoir très faim. Dans un dernier feulement, elle battit en retraite. Les énormes palmes qui jaillissaient du sol furent agitées sur plusieurs mètres, s'immobilisèrent, puis les adultes cernèrent l'enfant, dont la nuque était à présent marquée d'un large flot de sang noir.

Dix minutes passèrent. Les éléphants ne bougeaient plus, frémissements de rage. Les démangeaisons d'Isaac revinrent, plus coriaces. Au sol, l'éléphanteau se retrouva à découvert.

La tigresse perça les branchages.

On n'entendit pas le coup de feu.

Fauchée en plein vol, la prédatrice s'écrasa sur sa proie, corps flasque lancé là par quelque géant désinvolte. Le petit miraculé ne chercha pas à comprendre : ses parents déta-
lèrent, il leur emboita le pas. Quatre humains firent irruption en courant. L'un d'eux tira à l'aveugle dans la débandade, toucha l'éléphanteau qui s'effondra : Isaac reconnut la Diane yankee. À quelques mètres d'elle, ça parlait hindi. Le plus jeune des chasseurs – douze ans ? treize ? – égorgea la tigresse, encouragé par les adultes – ce ne fut pas facile, la trachée résistait. Un malaise monta du sol lorsque l'apprenti bourreau comprit qu'il venait de saigner une mère.

Isaac tendit le bras, tâtonna en quête de son fusil. Dans le cercle jaunâtre projeté par leurs torches, les braconniers avaient entrepris de ligoter les pattes de l'animal puis de le hisser sur une sorte de traîneau. Isaac éprouva l'envie de tirer, mais sa vue le trahit sous l'effet de l'adrénaline ; de son éducation aussi peut-être, de son souvenir de la justice humaine.

Le voyant ainsi, le front collé sur la crosse, invisible au-dessus du plus beau cadavre du monde et de ses fossoyeurs, on pouvait songer qu'Isaac hésitait.

Cela dura quatre minutes, puis il perfora le thorax de la chasseuse en un premier coup de feu qui excita les chauves-souris. Le temps que le second chasseur comprenne ce qui venait de se passer, il était touché aussi ; que le troisième

comprenne ce qui venait de se passer et saisisse son fusil, son corps s'effondrait sur celui du tigre ; que le plus jeune saisisse son fusil et repère Isaac, ce dernier le tenait en joue et lui ordonnait, en anglais, de s'immobiliser.

Cambrée dans la boue ocre et le sang de la tigresse, la chasseuse poussait des râles, tentait de reprendre son souffle : Isaac l'avait atteinte au côté droit, son gros sein avait été remplacé par une rosace de viande rouge. Le gamin posa son arme et commença à sangloter, les bras en l'air. Le visage rond, les pupilles fondues dans l'iris noir de ses yeux, il n'avait pas l'air si mauvais que ça. Ses épaules étaient grassouillettes, papa braconnier avait gagné de quoi nourrir correctement la famille, ces dernières années. Sentant qu'il serait épargné par l'étranger dans le banian, l'enfant tourna les talons et plongea dans la jungle. Lorsque les feuillages eurent avalé le bruit de sa course, Isaac baissa son fusil, mit pied à terre et prêta de nouveau attention au hululement des chouettes et au sifflement des serpents attirés par le sang que versait encore la féline. Scorpions, vautours et chacals ne tarderaient pas non plus.

Il se garda de la toucher, se contenta de la libérer du machabée qui l'écrasait. Il aurait rêvé de la caresser, de passer la main sur son immense crâne triste et inerte, mais ce sentiment-là venait encore d'un cœur trop humain, d'un désir bassement chrétien de prodiguer de l'amour à un martyr ; il retint son geste. Isaac était seul, sans passé ni parents,

primate à découvert. Proie idéale et pure du sublime prédateur dont on venait de le priver.

Un kilomètre plus loin, un adolescent perdu et grassouillet s'approcha de la rivière, où il espérait se laisser dériver sur un rondin jusqu'au prochain village. Il entrevit deux cercles blancs refléter la lune au niveau de ses hanches – l'instant d'après un nouveau tigre, mâle cette fois, lui plantait ses crocs dans la gorge et lui brisait la nuque. La chose fut exécutée à une vitesse et avec une grâce qui auraient forcé l'admiration de n'importe quel autre félin, si ceux-ci s'étaient jamais souciés de recenser leurs plus beaux faits d'armes.

Dans son agonie la chasseuse s'était mise à pleurer, mais elle ne bougeait plus à présent. Ses yeux humides fixaient la canopée.

La démangeaison avait disparu.

Isaac quitta Ranthambore.

1. VODKA

« Nous ne nous mettrons à défendre les animaux qu'après avoir compris qu'il ne nous reste aucune chance. Tant que nous nous soucierons de la faim et de la pauvreté dans le monde, nous ne nous soucierons jamais autant qu'il le faudrait de ce qui n'est pas nous. Tu sais comme on est heureux lorsqu'au plus profond du malheur, on a l'occasion de passer quelques heures avec un enfant ? Et comme l'enfance intéresse peu les adultes carriéristes ? L'écologie est un souci puéril, elle cherche à défendre l'enfance de la Terre, sa virginité, sa peau douce, son regard pur comme l'air des Pôles. Il faut plonger l'humanité au plus profond du malheur. Lui faire perdre la foi en sa puissance positive. Car je ne la crois capable que de détruire, même quand elle croit faire le bien. »

Isaac eut un geste incontrôlé et se renversa une giclée de vodka sur le poignet, mais poursuivit :

« Le cheminement logique des événements, c'est la multiplication endémique des humains sur la Terre, le

perfectionnement de la médecine et la récurrence de catastrophes nucléaires majeures (une tous les quinze ans au rythme actuel) et des marées noires (une tous les cinq ans au rythme actuel). Or la moindre de ces catastrophes demande à la Terre plusieurs siècles de rémission. En même temps l'espèce humaine, qui croyait s'être perfectionnée avec la création de l'ONU et la découverte des camps d'extermination, n'a pas changé. Il existe encore des camps en Corée du Nord, en Russie, et je ne te parle pas de l'ambiance au Congo ou en Somalie. Ces gens sont nos frères, nos semblables, ils ont notre âme, nous partageons leurs faiblesses – à des degrés moindres, mais leur source est la même. Peur de mourir, paresse, égoïsme, cruauté. Or le cheminement, disais-je, mécanique des événements, c'est la multiplication des erreurs. Le perfectionnement spirituel le plus sublime reste beaucoup trop lent comparé aux assauts de la bêtise. Un jour, on trouvera le vaccin contre le sida, et l'Afrique se mettra à la climatisation, à la Wi-Fi, à la démocratie, et alors les lions pourront aller se faire foutre, comme les loups chassés d'Europe dès l'arrivée du règne de la Raison – sauf que les lions n'auront nulle part où aller, et n'auront pas l'occasion de revenir. »

Elle était vraiment belle. Ses yeux noirs reflétaient l'obscurité hachée par le stroboscope de l'appartement parisien. Quelqu'un lança un nouveau morceau. *Daho : Les baisers rouges*. Les convives hurlèrent de joie, les filles se remirent à danser, suivies de près par les garçons.

Elle s'appelait Marina.

« J'ai la flemme de danser, là...

— Non mais, tu vois ce que je veux dire ? J'aimerais continuer d'espérer qu'on pourra un jour guérir tout le monde. Mais si tout le monde mange à sa faim, vit longtemps et consomme, tu imagines le merdier ? Combien de catastrophes nucléaires dans les nouveaux pays développés du ^{XXII} siècle ? Combien de montagnes d'iPad, de Macs et de machines à laver dans les mégalofoles en pleine Amazonie, à Madagascar, en Haïti ? Tu crois vraiment qu'on pourra survivre en bouffant de la viande de synthèse ? Qu'on pourra supporter de se dire qu'on a tué tout ce que l'océan renfermait d'intelligent ? Je veux plonger l'humanité dans une dépression plus noire que le pétrole dans l'estomac d'un cormoran, et je ne veux plus voir personne croire en l'Homme. Je veux que le moindre *trader*, le moindre terroriste, le moindre fils de pharmacien suisse n'ait qu'une envie : laisser tomber ses préoccupations égoïstes et mourir pour la planète. Les camps d'extermination pourront disparaître si les individus qui les engendrent perdent l'illusion que leur action changera quoi que ce soit au déroulement du monde. Toutes les politiques apparaîtront vaines, même les plus abjectes. »

Marina lui piqua la cuisse avec la fourchette en plastique qui lui avait servi à déguster un moelleux au chocolat.

« J'adore les idéalistes. »

Isaac ne répondit rien et s'approcha de son visage. Puisqu'elle ne reculait pas, il l'embrassa à pleine bouche. Ils n'échangèrent plus une parole pendant encore une heure, et finirent par se faufiler dans la chambre où les convives avaient jeté leurs manteaux. Ils firent l'amour très vite, très fort, sans protection – sur les manteaux – rejoignirent la fête et, constatant que plus personne ne se parlait, repartirent ensemble. Dans l'appartement de Marina, ils firent de nouveau l'amour, protégés cette fois, puis s'endormirent l'un contre l'autre. Marina sentait bon. Isaac n'était pas heureux, mais son désespoir s'était tu momentanément après l'orgasme.

Le lendemain, elle lui offrit le petit-déjeuner, quelques madeines trempées dans du lait, un peu de jus de pamplemousse. Isaac avait la tête lourde, la bouche pâteuse ; Marina était toujours jolie.

« C'est bizarre que tu aimes autant les animaux, lâcha-t-elle pour briser le silence ensoleillé.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit Isaac en souriant, c'est la plus belle chose au monde.

— Plus belle que moi ? »

Marina était en soutien-gorge, les cheveux attachés en queue de cheval.

« Non, bien sûr. Mais tu es un animal.

— Tu faisais beaucoup moins de compromis quand tu étais bourré. »

Elle trempa sa madeleine dans le lait. La laissa s'imbiber. La porta à sa bouche. Suça le lait sans croquer la madeleine, qu'elle replongea dans son verre.

« Moi, je déteste les animaux ! Déjà, ils ne parlent pas, donc ils servent à que dalle. Honnêtement, si on pouvait tous les buter... »

Le morceau de madeleine imbibé se décrocha, coula.

« Merde.

— Pardon ?

— C'est un truc de *control freak* hein, j'en ai conscience. C'est aussi que quand j'étais petite j'ai vu une copine se faire croquer deux phalanges par un poney. Alors depuis les chats, les chiens, les poissons... Et tous les trucs sauvages... Brrr. »

Isaac ne répondit rien. Se leva. Enfila une chemise, remplit son sac, ouvrit la porte.

« T'es pas con à ce point-là quand même ? ! », lâcha Marina, debout dans l'appartement, belle comme un lever de soleil sur Udaipur, un matin de chasse au braconnier.

Quelques semaines plus tard, Isaac se renversait à nouveau de la vodka sur le poignet.

« On fantasme sur les extraterrestres depuis des siècles mais ils sont là, dans la mer, depuis toujours. Ils sont intelligents, artistes – de grands danseurs – et horriblement malheureux. Parce que ce n'est plus une guerre que nous menons contre les mers, c'est un génocide. Même chose avec les grands singes. Je ne fais aucune distinction entre l'âme perdue d'un orang-outang assassiné et celle d'une gamine chinoise écrasée par une camionnette sur une vidéo de surveillance. »

Il parlait anglais. Son interlocutrice se ramenait machinalement les cheveux d'un seul côté de la nuque, confirmant son absence de pendentif, affirmant sa peau nue. Laura. Elle était de Recife.

« *But they're not human !*, s'exclama-t-elle.

— Cela fait bien longtemps que ce n'est plus un gage de qualité. C'est même plutôt le contraire. »

Isaac avait probablement une chance d'aller un peu plus loin. Il suffirait d'insister un peu.

« *But they're not human !* »

Il se donna quand même la peine de poursuivre, sans croire du tout au succès de ses arguments. Lorsque le sujet fut épuisé, la jeune femme lui proposa d'aller danser... Isaac déclina et puis, par politesse, ils échangèrent leurs numéros.

Ce fut la dernière soirée parisienne à laquelle il assista.